

Couvent Saint-Jacques, Paris

1^{er} dimanche de l'Avent, année B, 29 novembre 2020

*Lectures : Isaïe 63,16b-17.19b ;64,2b7 ; Psaume 79 ; Première lettre aux Corinthiens 1, 3-9
Évangile selon saint Marc 13,33-37*

Homélie du frère Gabriel Nissim

« Veillez ! »

C'est le dernier mot, (je ne l'avais jamais encore remarqué), la parole ultime que Jésus adresse à ses disciples, juste avant les événements de la Pâque qui vont le mener, lui, à la Croix et au sommeil de la mort.

Une parole donc qui doit être pour nous centrale et structurer en permanence notre existence de croyant, de disciple de Jésus.

Veiller – parce que c'est la nuit. Les ténèbres sont là : celles qui vont le submerger, lui. Celles qui, aujourd'hui, ne cessent d'accabler notre humanité : la nuit, les ténèbres, voilà ce qui pèse si lourdement sur notre condition humaine, de façon permanente.

Beaucoup d'entre nous, je l'espère, nous dormons bien, paisiblement, confortablement si possible ! Et le matin, au réveil, nous demandons à l'autre s'il a bien dormi. Sympathique, normal, car nous en avons tous besoin.

C'est normal, oui... Mais justement, il y a toutes celles et ceux qui *ne peuvent pas* dormir : les malades qui souffrent trop, les prisonniers entassés à plusieurs dans une cellule, les parents qui ne savent pas comment demain ils donneront à manger et à boire à leurs enfants ; tant et tant de ceux qui vivent dans des situations permanentes d'injustice, de guerre, d'abandon. Toutes celles et ceux pour lesquels le jour qui vient ne sera, en réalité, que ténèbres.

Voilà pourquoi, nous, au lieu de dormir, il nous faut au contraire chasser le sommeil et veiller, chasser la tentation du sommeil égoïste. Nous, ne pas dormir tranquillement tandis que d'autres, eux, ne peuvent pas dormir, en raison de leurs angoisses. Veiller, selon une très belle expression, c'est « vivre dans la nuit, sans être de la nuit ». C'est voir, entendre toutes nos sœurs et nos frères rongés par la peur, la souffrance.

C'est partager le souci de Dieu qui, devant cette souffrance de ses enfants, lui, ne dort pas, ne peut pas dormir.

C'est, à notre tour, refuser de dormir pour être là, pour accompagner. Comme une maman, un papa, qui reste à côté de son enfant tant qu'il n'arrive pas à s'endormir paisiblement. Ou comme ceux qui accompagnent leurs vieux parents dans leurs derniers moments

Ou aussi, comme cette « Nuit des Veilleurs » – un nom très significatif – organisée chaque année par ceux qui luttent pour l'abolition de la torture et de la peine de mort (l'ACAT), dans le but de prier avec et pour les victimes, prier aussi pour leurs bourreaux. Il y a quelques semaines encore, nous avons ainsi veillé et prié avec William, condamné à mort aux USA, la nuit de son exécution – William avec lequel s'était nouée au long des années une relation belle et lumineuse.

Veiller, comme encore notre famille dominicaine, ce mois de décembre, institué pour nous « mois de la paix » : cette année, nous sommes invités à tourner notre veille vers l'Ukraine, pour accompagner l'action que nos frères et sœurs y mènent, notamment auprès des enfants. De enfants marqués par la guerre : l'expérience quotidienne des coups de feu et des explosions, la haine et l'hostilité, la perte de leur maison, la mort de leurs proches. Ces enfants se voient

offrir quelques jours de détente, d'écoute, de soin, dans un environnement paisible, pour se refaire, renforcer leur résilience, et pouvoir alors repartir plus confiants, plus heureux.

Veiller de cette façon-là, c'est alors non pas seulement attendre, mais, *déjà*, commencer à faire se lever la lumière pour ceux qui sont dans l'angoisse. « Déjà » : un mot-clef de notre façon de veiller.

Pour que le feu s'allume, nous le savons, un seul morceau de bois ne suffit jamais. C'est seulement s'il y en a deux ou trois que la flamme jaillit entre eux, à leur point de rencontre. Ce petit feu de bois, même s'il ne paraît pas très fort, pourtant, *déjà*, il éclaire, il réchauffe. Voilà notre façon de veiller, aujourd'hui : être là, ensemble, pour que la flamme, *déjà*, se lève au milieu de la nuit. Cette petite flamme que nous allumons par notre présence, c'est elle qui témoigne de la grande lumière que nous attendons, que nous espérons, au sens fort, celle qui est l'objet de notre espérance de chrétiens : l'espérance d'un avenir, d'un avenir de lumière.

Nous aurions tant et tant de raisons de désespérer : de désespérer de notre humanité, de désespérer parfois de nous-même, et aussi de désespérer de Dieu. Alors, veiller, c'est le signe que nous gardons l'espérance chevillée au corps, envers et contre tout. « *Une espérance contre toute espérance* », contre toute évidence, comme celle d'Abraham et de nos pères qui n'ont pas failli dans la foi (Romains, 4, 18-22).

C'est là notre façon d'annoncer et de commencer à faire venir le jour qui va bientôt se lever, le Jour de Dieu. L'espérance : voir plus loin qu'aujourd'hui, et, *déjà*, vivre, agir selon cet avenir qui nous sera donné en plénitude, dans la lumière de Dieu.

Voilà ce temps de l'Avent qui s'ouvre aujourd'hui : temps d'espérance, temps où l'avenir nous est déjà présent. Ne pas céder au sommeil, veiller, pour hâter la venue de « Celui qui doit venir » :

Christ est venu – lui, la lumière au milieu des ténèbres.

Christ viendra.

Et aujourd'hui, *déjà*, au milieu de nous, Christ vient.

Avec nous, en nous, par nous, Il est là.